

INSERTIONS

S'adresser de 10 heures du matin à 6 heures du soir, 10, rue Maciel.
De 6 à 10 heures du soir rue 25 de Mayo 58.

Toute la correspondance devra être dirigée au Directeur.

Les manuscrits, insérés ou non, ne sont pas rendus.

Téléphone «La Cooperativa» N° 319

Impreso en las Talleres de El Solito

COURRIER FRANCO-ORIENTAL

JOURNAL DU SOIR

RÉDACTEUR EN CHEF: J. G. Boron Dubard

Rédaction et Administration: 46, rue Maciel.

DIRECTEUR-ADMINISTRATEUR: A. Ros

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campesina
Un mois	\$ 1 00	1 20 or
Trois mois	3 00	3 50
Six mois	5 00	6 00
Un an	10 00	10 50
Numéro du jour	\$ 0 01	
ancien	0 10	

Les abonnements partent du premier et du quinze de chaque mois.

Les réductions pour semestres et années ne portent que sur souscriptions payées d'avance.

Entre chimistes.

Qui nous dira où M. Miquelarena a appris la chimie?

La chose a bien son importance, car M. Miquelarena, comme chimiste de la Douane, a droit de vie et de mort, paraît-il, sur les produits soumis à son analyse et peut à son gré en déclarer la libre introduction ou dénoncer la falsification, en dépit de l'avis contraire de tous les chimistes d'outre-mer ou même de ceux. C'est du moins, nous assure-t-on en régions officielles, la doctrine de M. Gradine, le très rigide administrateur des Douanes qui ne transige, vous savez, qu'avec quelques employés un peu trop pressés de s'acquiescer leurs appointements et un peu récalcitrants (on ne dit bien ça qu'en espagnol) à les restituer. Qui nous dira où M. Miquelarena a appris la chimie?

Jamais curiosité ne fut plus légitime, car enfin si M. Miquelarena a pu être aux bonnes sources, s'est formé à bonne école, a pris envergure en saine atmosphère scientifique, ses verdicts, dépourvus de considérants, ont une tout autre autorité que s'il s'est formé dans l'arrière-boutique de quelque apothicaire peu ferré lui-même sur la question des sucres de chaux ou de baryte.

Voiez plutôt comment des chimistes également réputés peuvent se trouver en contradiction sur des questions où la science de ces messieurs semblerait devoir exclure toute dissidence. Toujours l'histoire d'Hippocrate et de Galien; si l'île de Cos dit oui, Pergame ne peut que dire non.

Sans rappeler l'histoire récente encore de ce cou qu'un chimiste aussi ténu que savant faillit envoyer à l'échafaud et qui n'échappa à la guillotine que, grâce au rapport absolument contraire d'un autre chimiste, moins savant peut-être mais meilleur observateur, n'avons nous pas en ce moment tout à côté de nous dans la République Argentine, le spectacle réjouissant de la lutte engagée entre M. M. Harpérath et Arata, sur la question des vins de Mendoza, que celui-ci trouve tout naturel et que le premier qualifie de drogue alcoolique plus capable de tuer que de désaltérer?

M. Harpérath qui est un grand chimiste devant la Faculté de Córdoba, sinon devant l'Éternel, — pour qui toute science est petite — fulmine des anathèmes contre les vigneronniers mendoziens — (Mendoza viendrait-il de mendier).

M. Arata, au contraire, entonne en leur honneur une ode bachique.

Qui croirait? Derrière si tu peux, consommateur, et choisis si tu l'oses. A Buenos Ayres, le ministre a adopté l'opinion de M. Arata: officiellement les vins de Mendoza sont tout ce qu'il y a de plus naturel au monde. On nous excusera si nous préférons ceux de la Granja Giot. (réclame gratuite.)

Allons-nous avoir ici un spectacle analogue?

Si nous sommes bien informés — et le Courrier Franco-Oriental l'est toujours, n'en déplaise à ses contempteurs — M. Miquelarena aurait traité sans façon de sucres criminellement et maladroïtement falsifiés, en vue de rouler le fisc, des sucres bruts destinés à la Raffinerie de l'Uruguay, et M. Gradine, le rigide M. Gradine qui, etc., ne demande qu'à trouver un contrebandier sinon un voleur de grand chemin en tout commerçant, se serait empressé de déclarer de bonne prise, comme centrifugés, les pseudo-bruts.

Le diable, c'est que les chimistes d'Anvers qui n'ont pas l'habitude de faire leurs analyses dans un simple verre d'eau, affirmant, de leur côté, que les sucres susdits sont dans toutes les conditions que la loi met à leur introduction à droit réclut, et qu'ils n'ont pas même le degré maximum qu'ils pourraient avoir, de par la loi et les décrets.

Le diable encore, c'est qu'un chimiste local qui ne passe pas par un quidam en chimie déclare aussi de son côté que, sans s'être aperçu de la différence, le rapport ultra-sommaire de son confrère, les sucres anversois sont tout ce qu'il y a de plus brut de terre!

Sans prendre parti dans une querelle tout à fait belge, — son consul n'est pas même notre allié — ne nous serait pas sans doute aussi reconnaissante que nous aurions la pré-

tention d'y avoir droit — nous pensons, quant à nous, qu'il est peut-être un peu téméraire d'inculper de grossière falsification, en vue d'une contrebande de résultat final assez chétif, une société qui a bravement consacré des millions à créer dans le pays, pour travailler en conditions nettement déterminées, une usine pourvue d'un matériel considérable et si perfectionnée que le seul reproche qu'on puisse lui faire serait d'être trop important et trop parfait, peut-être, pour le temps où nous vivons et les consommateurs que nous sommes.

Quoi qu'il en soit, le débat scientifique est intéressant. Il va le devenir, d'autant plus, que, en présence de la divergence des chimistes déjà appelés à se prononcer, la partie intéressée a demandé la nomination d'un tiers expert, et proposé le docteur Surarelli qui ne peut, croyons-nous, qu'être accueilli favorablement par l'administration.

Les sucres pris dans l'engrangement chimique de la Douane en sortiront-ils?

Nous retonons notre place aux fauteuils d'orchestre, également prêts à applaudir ou à siffler.

Tribune libre.

Nous avons reçu ce matin les communications suivantes, que nous publions volontiers. Il y aura toujours place dans nos colonnes pour la discussion des faits et des idées, même quand les champions auront des idées que nous ne pouvons partager, ratifier ni appuyer, comme c'est le cas aujourd'hui. La vérité ne craint pas la discussion. Et nous pensons, pour nous, comme pour le voisin, que les coups et les violences ne valent rien, jamais une once de raison. — *Y caga esto a cuenta de mayor cantidad.*

Montevideo, le 18 Octobre 1897.

Monsieur Boron Dubard.

Je vous prie de vouloir bien publier dans votre journal les lignes suivantes:

Votre article de samedi dernier sur les désordres qui se sont produits à l'occasion de la Conférence de M. Agüero, semble vous avoir été inspiré par le milieu que vous fréquentez. Pour cela même, il est mauvais, et je ne crois pas que vous l'avez écrit, si vous avez vu les choses à travers le patriotisme français, qui veut sa France toute entière, avec toutes ses colonies et aussi avec son Alsace Lorraine.

Aucun bon Français ne se résignerait jamais à perdre son Algérie; par conséquent, aucun bon Espagnol ne peut non plus se résigner à perdre ses Antilles. On veut lui arracher cette terre, aussi espagnole, que la même Andalousie, et lorsque, exaspéré, humilié, provoqué dans son patriotisme, il repousse par la violence une propagande tendant à lui enlever un morceau de son territoire, sa plus belle colonie, celle qui lui coûte le plus de sacrifices, nous autres Français, nous condamnons sa conduite, nous qui ferions peut-être pis en pareille circonstance! — Allons donc!

Si nous voulons que demain nos amis nous soutiennent dans nos justes revendications, soutenons-les aujourd'hui dans leur juste défense, et taisons leurs exès, s'ils en ont. Ou plutôt, excusons-les par l'état de surexcitation de leurs esprits, et par la noblesse du sentiment qui anime le patriotisme, sentiment toujours sacré et toujours respectable, même dans ses plus grands écarts.

C'est là le devoir à notre avis, de tout Français qui aime sa patrie et les amis de sa patrie, les Espagnols.

Et voilà ce que vous déclarez franchement, amicalement, celui qui attend de vous un bon article pour la colonie espagnole, dédommagement du mauvais que vous venez de lui dénier par suggestion.

Agreez, Monsieur Boron Dubard, l'assurance de ma considération la plus distinguée.

J. Leigouss.

Et d'un.

Notre jeune collaborateur, A. Castéran, dont les observations sont judicieuses, a écrit maintes fois les suffrages de beaucoup de nos amis, nous adressé de son côté les lignes suivantes:

sans les trier, et dans le désordre où les avait laissés la perquisition du la veille, tous ses papiers: rassemblant ses bijoux, les objets de valeur qu'elle rencontrait sous sa main, abandonnant le soin d'emballer le reste à ses femmes de chambre...

Et lasse épuisée, sans lueur d'espoir, elle se surcraie d'horizon, elle sentit, quand vint le soir, que l'horrible nuit de la veille allait recommencer... sans même que cette fois, elle eût pour la soutenir l'illusion de nouveaux espoirs et l'effervescence de la lutte et de la colère.

Mais elle avait son flacon de morphine, — On commandera les voitures pour huit heures, dit-elle; on me réveillera à sept et on me donnera du café noir.

IX

Dans l'appartement de Roland, les préparatifs étaient faits depuis le matin. Tous les papiers avaient été brûlés. Tous les objets de valeur abandonnés. Sur une chaise, une seule petite valise à main était bouclée.

Roland, le front creusé par des rides sou-daines, les yeux cerclés de noir, mais gardant l'expression d'une volonté inexorable, écrivait devant son bureau.

Henry-William entra, tenant son livre, et alla s'asseoir dans un coin, sans rien dire. Mais de temps en temps, de grosses larmes roulaient sur ses joues.

Roland regarda sa petite figure si triste sur laquelle aucune ressemblance connue n'avait laissé son empreinte et fut saisi d'une immense pitié. Pour cet enfant il avait eu jadis une

«Après les diverses opinions manifestées dans les journaux, appréciations sévères pour les désordres de vendredi, nous croyons de toute justice qu'il soit rendu à César ce qui appartient à César, et aux... espagnols ce qui leur correspond.

Parlant de ce principe: «Ne faites pas à autrui ce que vous ne voudriez pas qu'on vous fit à vous-même», comme étranger, nous croyons que le gouvernement Oriental a mal agi et observé une conduite équivoque en permettant l'invitation d'un club au peuple, pour une conférence blessante pour les espagnols, hôte de ce pays.

Que la liberté soit réelle et incontestable, nul ne le nie, mais en bonne loi le gouvernement aurait dû permettre la conférence il est vrai, mais seulement au club et personnellement, sans invitations étrangères à ses sociétés étrangères et sans qu'il y ait eu de désordres et de troubles.

La police que certains journaux ont louée pour sa conduite en cette occasion, n'a pas été à la hauteur de sa mission. Mal dirigée, elle a laissé produire un choc, en permettant le rassemblement des 500 Espagnols dont on a tant parlé, chose qui eût été facile d'éviter si elle eût agi avec plus de modération et de tact.

Les soldats de l'escadron de Sireté abandonnés à eux-mêmes, s'échappèrent tellement qu'en un instant ils perdirent toute notion de respect en balayant au goup de leurs chevaux trottoirs et rues et allongant avec plaisir leurs sabres sur le dos de plus d'un civil innocent.

Les sacrifices des espagnols, leur héroïsme pour soutenir leur cause valent autant que la sympathie qu'ils inspirent les révolutionnaires de Cuba. Si votre sympathie va droit à l'indépendance, découvrez-vous devant la nation qui sacrifie ses enfants pour conserver intact le drapeau et une perle à sa couronne.

A. Castéran.

Octobre 18 1897.

RONDEAU

Jour et nuit, près de vous s'absente
Mon cœur; car vous m'êtes présente
Toujours, depuis que je vous vis
Apparaître à mes yeux ravis
De toutes grâces éblouissante.

Hélas! votre image charmante
Me désespère et me tourmente;
Amour en mon cœur tu sévis
Jour et nuit.

Pour me distraire, en vain, je chante
Votre beauté resplendissante:
Désormais malheureux je vis,
Et mes pensées sont asservies
Au doux fantôme qui me hante
Jour et nuit.

Quiproquo.

Assassinat d'un Garçon de Recettes

Bruxelles, 11 septembre.

Un crime épouvantable, rappelant Lacenaire, le fameux assassin des garçons de recettes, vient d'être découvert dans un logement du boulevard Barthélemy, à Bruxelles.

Depuis le 1er septembre, le nommé Laver-gne, garçon de recettes chez M. Vandenberghe, l'un des principaux industriels de Molen-beek-Saint-Jean-les-Bruxelles, avait disparu, après avoir effectué d'importantes encaissements. Or, hier soir, son cadavre, horriblement mutilé et dans un état de décomposition avancée, était découvert dans la maison du boulevard Barthélemy, dont la femme L., la cabaretière, maîtresse d'un nommé Moers, avait rapporté la clef le 1er septembre courant au propriétaire. Son portefeuille était vide, les assassins avaient négligé de fouiller ses poches. Ils se proposaient d'ailleurs de retrouver le corps et ils étaient sortis pour faire l'acquisition d'une malle et d'une toile à ma-

telas destinée à envelopper les morceaux du cadavre qu'il fallait découper pour le faire entrer dans la malle et se débarrasser du cadavre compromettant.

Mais ils avaient compté sans l'impatience de leurs créanciers qui avaient menacé Moers d'une nouvelle plainte au parquet et qui se tenaient à cinq, à la porte de la maison, fermée, quand leur débiteur arriva, suivi de l'homme que l'on croit son complice et qui portait la malle noire. Au lieu de rentrer chez eux, ils s'empressèrent d'aller demander à un estaminet voisin, à la Croix-Rouge, la permission de déposer leur colis. Moers paya à ses créanciers ce qu'il leur devait et se débarrassa d'eux, les deux hommes s'enfuirent laissant le cabaret fermé et la malle en dépôt; on ne les a plus revus.

Aglaé L., la cabaretière, une Française née à Bohain (Aisne), avait disparu de la veille; on ne savait dire si elle a été complice de ce crime, ni même si elle en a eu connaissance avant son départ. Quant au second criminel, on ne sait pas encore son nom; on le croit ouvrier de Molenbeek, âgé de 30 ans environ, et portant le nom de L.

On suppose que les assassins ont fait boire leur victime et qu'ils l'ont attirée dans l'arrière-cuisine en se jetant sur l'encaisseur, ils lui ont rabattu son cabas sur la tête, afin de le bâillonner et d'étouffer ses cris et l'ont assommé en le frappant à l'aide d'une bouteille dont les tessons ont pénétré dans la nuque, causant de nombreuses blessures dont le sang a débordé sur les murs; ils ont ensuite achevé en l'étranglant de leurs mains.

Le complice de Moers, l'assassin présumé du garçon de recettes Laver-gne, vient d'être arrêté; c'est un élève maçon nommé Baridan.

PETITE CHRONIQUE MÉDICALE

LES DÉFAUTS DU LAIT

J'ai publié, il y a quelques années, un petit livre sur «les préjugés en médecine» dans lequel j'ai protesté ferme contre les prétendus défauts du lait, le bœuf, le bœuf, la routine fait souvent interdire aux jeunes femmes. On m'invoit aujourd'hui à parler des dangers du lait associé à l'artichaut et du lait pris après le vin.

Je m'empresse de déclarer que ces terribles combinaisons n'ont jamais tué personne, malgré qu'on dise couramment en Provence:

La eme artichau
Fa mau
et aussi
Vin su la
A bouna,
La su vin
A verin

Il y a dans ces proverbes beaucoup plus de sagesse que de raison.

Parlons d'abord du premier, qui n'a cours que dans le Midi.

Pourquoi mes compatriotes croient-ils qu'on risque de devenir malade lorsqu'on mange du lait avec des artichauts?

— Probablement parce qu'on ne vaire du lait avec des artichauts épanouis et qu'ils tiennent raisonnablement.

Un contact de la fleur d'artichaut, le lait s'épaissit dans le récipient métallique de la laitière; au contact des feuilles d'artichaut

de se loger une balle dans la tête. Mais j'ai pensé qu'il me restait encore des années de jeunesse et de vigueur et qu'un homme valide pouvait toujours faire un soldat.

«J'ai passé l'âge, il est vrai, où la loi acceptait d'embellir les engagements volontaires; mais, en considération de mon service pendant la guerre, le ministre a bien voulu m'accorder une dispense. Je me fais spahi, et je vais au Sénégal maintenir le drapeau de la France. Je n'en reviendrai pas et tiendrai que le reste de ma vie vaillie, pour la patrie, celle du premier paysan venu. Ce sera mon expiation. Je sens que vous me pardonnerez et que vous et mes sœurs vous penserez à moi avec une tendre pitié.

«Adieu donc, mère, et ne prenez pas le deuil.

«J'ai fait mon testament, comme on le doit quand on part pour un long voyage, et je l'enrois à votre notaire. Quand un avis du ministère de la guerre vous portera la nouvelle de mon décès, on l'ouvrira, et on y verra que je laisse à qui de droit le bien qui me vient de mon père.

«Je viens d'y ajouter un codicille, par lequel je donne une petite pension viagère à un jeune garçon que je dénomme Henry-William, faute de savoir quel autre nom lui donner. Mais vous savez qui c'est.

«Ce pauvre enfant trouvé, inscrit, jadis à Amélie les-Bains comme fils de lord Worthingland, sera, je crains, un jour bien malheureux...

«Je n'ai pas besoin d'ajouter que je ne saurais être son père. Mais j'ai l'air tout petit, j'ai l'air aimé, et lui, tout à l'heure, était lui qui pleurait dans mes bras. «Emmène-moi!

avalées, le lait doit s'épaissir de même dans l'estomac et se transformer en une masse compacte indigeste.

Si la première partie de cette explication est très sensée; la fin ne l'est pas du tout. En effet, quelle que soit la nature des aliments que le lait rencontre entre le cardia et le pyllore, toujours il se coagule; jamais il ne reste liquide, même lorsqu'il est descendu seul dans notre panse. Le lait que nous avalons liquide est toujours du caillé avant d'être digéré.

Avec quoi les fromagers font-ils prendre le lait? Avec la presure. Qu'est-ce que c'est que la presure? Une sorte de pâte en grumeau, à consistance d'onguent, recueillie dans la quatrième poche stomacale des ruminants (caillotte), composée d'un peu de lait aigre et de beaucoup de suc gastrique. Or, lorsque nous absorbons une tasse de lait, sachons que ce breuvage rencontrera, dans l'estomac, des éléments semblables à ceux de la presure et coaguleront comme elle. Au lieu de nous effrayer de ce qui va se passer, songeons que la coagulation est le préliminaire indispensable du travail digestif. Dire: «Je crains que le lait ne se caille sur mon estomac», c'est comme si on disait: «Je crains que le sucre ne se fonde dans la bouche»; ces deux phénomènes physiologiques sont des actes réguliers de la physiologie normale. Ce qui serait pathologique ce serait de voir le sucre rester insoluble au contact des sucs de l'estomac, aidés ou non par un peu de tannin provenant du suc d'artichaut.

Schlimburg a démontré, en 1881, que l'estomac de l'homme contient, dans l'état de santé, le ferment de la presure de chevreau, d'agneau ou de veau; mais, nous savions, avant cette découverte, que quiconque boit du lait digère du fromage. Tout le monde est soumis à cette règle générale, jusques et y compris les petits enfants, qui, n'ayant pas encore fait les dents, seraient incapables de mordre le plus tendre des artichauts.

Le deuxième préjugé relatif au lait n'est pas exclusif à la Provence, à preuve ce proverbe du XVI^e siècle, extrait du «Trésor des sentences» de Gabriel Meurier:

Lait sur vin
est venin;
Vin sur lait
est souhait.

D'autres que moi se sont creusé le cerveau pour trouver l'origine médicale de cet aphorisme singulier. Je crois, dit Loredan Larcher, que l'hygiène n'est pour rien dans ce préjugé; c'est un diston de bœuf, tout bonnement, et on sait que le bœuf imprime le lait. Tout ce qu'il demande ici, c'est de n'être pas condamné à finir par là. C'est un rouge bords qui lui fait pour rester sur sa bonne bouche, pas autre chose. Il a du reste un tas de protestes honnêtes pour se verser rassade, tels que:

Sur poire
Il faut vin boire.

Qui ne boit vin après salade
Est en risque d'être malade.

Il est évident que tous ces proverbes n'ont aucune base scientifique, je ne suis pas le premier à le déclarer.

Parmi les incrédules qui m'ont précédé, on me permettra de citer le bon Guy de Chauliac. Dans son «Traité de la goutte», ce docteur chirurgien, glorieux de l'école de Montpellier, écrit: «Maitre Arnold de Villeneuve a recueilli dix aphorismes sur la préservation de la goutte, extraits comme celui-ci:

Qui prend du lait après le vin
Est menacé des jointures

En réalité, les articulations n'ont rien à craindre du pot au lait succédant à la bouteille. Buvez à volonté le liquide nourricier élaboré au pis de la vache, de la chèvre ou du lait brebis; abusez de ce doux breuvage, avant ou après le repas modestement arrosé de vin, cela ne vous empêchera point de marcher droit, tandis que vous tituberez sûrement et vous risquerez de devenir goutteux si vous multipliez trop les rasades, car

Le vin est un adroit luteur

Qui s'attaque d'abord aux jambes.

Une accusation encore plus grave se trouve formulée ainsi dans le légendaire recueil de l'école de Salerno:

Grains de lait et du vin le mélange odieux,
Sinon sur toi la lèpre étend son voile affreux

Ne vous en souciez pas plus, je vous prie, que d'une devise de milrillon.

A quiconque trouverait votre dédain imprudent, opposez l'ongola, mélange de vin et de lait dont Hippocrate vantait la valeur, et le zytogala, combinaison de lait et de lierre dont les médecins anglais conseillent encore l'usage aux gens affaiblis.

(L'ongola et Zytogala pourraient peut-être offenser le goût de gens n'en ayant pas l'habitude, mais j'affirme qu'ils sont incapables de nuire.

Buveurs de lait et mangeurs d'artichauts, digérez en paix: rien ne peut troubler votre digestion, si ce n'est le plus puissant des agents morbides, la peur.

Dr. Félix Brémont.

NOS ÉCHOS

A Colon.

Le ciel qui faisait à l'auwe une masse d'ama-nant déçut de mari contrarié, s'est rasséréné bientôt sous la caresse d'une brise printanière qui a en fait de dissiper les nuages, du sécher l'atmosphère et de laisser derrière elle les ennuis d'une journée vraiment belle. On peut dater d'ici le printemps de 1897. Qu'on le demande plutôt aux oiseaux des bocages du Parc Giot, aux rosiers qui se mâtine à suffire pour couvrir de boutons riches de promesses d'éclat et d'arômes, aux pous-ses subitement grandes des vignobles; qu'on le demande surtout aux rêveurs sentimentaux et aux énamourés qui se sont proménés dans les méandres du parc sous les feuillues renaissances, grises de la senteur qui montait des pelouses et légèrement ornées par les succé-lentes du lacis de l'hôtel du Parc Giot, à ses visiteurs la surprise. Sous la véranda de la gare de Colon, où il y avait foule à tous les départs et dans les wagons du Central, il y avait qu'une voix pour louer l'exqu coast du menu et le bon marché des repas préparés par le maître-queux de l'excellent Louis Brave. Et c'est justice, en vérité, car Brava ex-celle à contenter les bouches les plus difficiles sans effaroucher jamais les bouches les plus rétives à la dépense.

A signaler parmi les visiteurs du Hôtel et du Parc Giot, notre compatriote Drullent, un habitué, qui sait que le culte de la Nature s'allie admirablement à celui de l'Art... et des objets d'art.

A signaler encore, parmi les villégiatures nouvelles, M. le docteur Bastos qui vient de s'installer à l'hôtel du Parc Giot, avec toute sa famille.

Erandition Impayable.

Nous lisons dans un journal... de Paris, hélas! daté du premier septembre dernier: «Marta Horda est la troisième présidente de la République de l'Uruguay, qui tombe sous les coups des assassins. Ses deux prédéces-seurs directs, Venancio Flores et Manuel Flores, étaient morts de mort violente.

Que vous en semble? Latorre, Santos, Jules Herrera disparaissent pour faire place à Manuel Flores méchamment assassiné! Si les Parisiens se paignent de la science de leurs chroniqueurs, ils peuvent tout au moins, en célébrer le toupet.

De même callbre.

Nous empruntons au service spécial (Oh très spécial, allez) d'un de nos confrères de l'antre de la Plais-français, hélas! — la dépêche suivante, datée du 15: «Le ministre de la Guerre (Pauvre général Perez) viendra samedi à l'ambassade pour donner des explications sur le message du Président de la République qui demande la réouverture du regis-

me disait-il il comprend sa situation et il est profondément triste. Je lui ai donné une lettre pour vous et je l'ai assuré qu'il trou-verait, au besoin, chez vous un toit et un appui. S'il s'y présente, accueillez-le et occupez vous de lui, car cela prouvera qu'il a du cœur. Je sais ce que vous ferez.

«Adieu encore. Je pars, et puisse la mort de l'humble soldat Granadis, quand elle ad-venir, racheter sa vie... Je vous aime tous pourtant, et vous ma mère, surtout!

«ROLAND.

Cette lettre formée et le testament inclus sous pli chargé, Roland de Granadis les mit dans sa poche, prit sa valise et quitta l'hôtel.

X

Quand on révéla la princesse le lendemain, elle était encore sous l'empire de la morphine. Elle avait, en se couchant, pris une plus forte dose que dans la matinée, se souvenant du bien-être délicieux éprouvé d'abord, puis de l'apaisement nerveux qui lui avait permis de faire auprès du baron bonne figure à mauvais jeu.

Et puis, la partie perdue, et bien perdue, pourquoi ne pas essayer de cette irresse qui faisait oublier et remplaçait les spasmes de la douleur, par un rétro radieux! Ainsi les Orientaux prennent l'opium...

Qu'est-ce que la vie, en somme? Un mau-vais rêve! Et quand, à sa portée, on a le moyen de transformer un cauchemar en une suc-cèsion d'enchantements, pourquoi n'en pas user?

(A suivre).

Feuilleton du «Courrier Franco-Oriental»

(32) Du 18 Octobre 1897

CLAUDE

L'ETRANGÈRE

Tout cela arrivait si soudainement... Quo'il hier au pinacle aujourd'hui à la voirie! La Vieille faisant et délaissant les majorités dans l'Assemblée sur telles ou telles propositions pour ou contre la déclaration d'urgence ou l'ajournement, faisant nommer les préfets — et même les attachés à la chancellerie — le lendemain, mise hors la loi et hors la France avec une brutalité, je le dis, dissimulée par les paroles d'un courtois!

Rien ou se prendre... rien! Elle cher-chait et ne trouvait pas; elle avait des velléités de révolte et comprenait que tout essai de protestation serait puni.

Négligemment elle avait fait demander la liste des visiteurs de la veille au soir chez le concierge; la liste était blanche. Personnellement, après deux ou trois heures de sou-bresauts, d'hésitations, de projets aussitôt abandonnés que conçus, elle commanda qu'on fit ses malles, celles de «moyens» et celles de «monstres».

En même temps elle fit, tantôt avec fougue, tantôt avec découragement, tantôt à la

